

Abul et la présence phénicienne sur l'Atlantique

Françoise Mayet - Carlos Tavares da Silva (avec la collaboration de Yasmine Makaroun)



ACTAS DEL
I V CONGRESO
INTERNACIONAL
DE ESTUDIOS
FENICIOS
Y PÚNICOS

SEPARATA

9943

Abul et la présence phénicienne sur l'Atlantique

Françoise Mayet - Carlos Tavares da Silva (avec la collaboration de Yasmine Makaroun)

Le commerce phénicien sur la côte atlantique, à l'ouest de Cadix, est attesté depuis longtemps par de nombreuses trouvailles, de céramiques notamment. Pour nous en tenir au littoral aujourd'hui portugais, une dizaine de sites sont connus pour avoir eu des échanges avec les marchands phéniciens, en provenance soit de la Méditerranée occidentale, soit plus vraisemblablement de la région de Cadix. Un panorama complet de ces établissements a été dressé il y a quelques années lors d'une réunion à Lisbonne.⁽¹⁾ La question principale, qui est revenue dans les différentes discussions, était de savoir si tous ces sites étaient ou non des fondations phéniciennes, chaque fouilleur qualifiant automatiquement son établissement de factorerie phénicienne. La publication des actes de cette réunion ne laisse aucun doute pourtant à ce sujet: ils sont presque tous de fondation indigène et l'on y trouve autant de céramiques de tradition indigène que de céramiques phéniciennes. Le doute peut être encore permis pour Rocha Branca, en Algarve; malheureusement, la destruction du site ne permet pas d'espérer davantage de précision à l'avenir.

On a longtemps cru que les Phéniciens avaient seulement fait du commerce sur cette côte, sans jamais s'installer comme sur la côte méditerranéenne de la Péninsule Ibérique; et de fait toutes les cartes de l'expansion phénicienne s'arrêtaient à Cadix. Il n'en va plus de même aujourd'hui avec la découverte du premier site réellement phénicien du Portugal, le site d'Abul.

Abul est situé au fond de l'estuaire du Sado et sur sa rive droite (fig. 1), à une cinquantaine de kilomètres au sud de Lisbonne, sur la commune d'Alcácer do Sal (district de Setúbal), tout près du Monte d'Abul appartenant à l'herdade de Monte Novo de Palma. Sa topographie peut être qualifiée de classique pour les établissements phéniciens.⁽²⁾ La construction la plus ancienne a été édifiée sur une petite presqu'île, aujourd'hui entourée de rizières mais bordée par le fleuve dans l'Antiquité. Le site a été identifié dès 1990⁽³⁾, en effectuant des sondages destinés essentiellement à découvrir des fours d'amphores romaines, objet du programme de recherches mené par la Mission Archéologique Française au Portugal et le Musée d'Archéologie et d'Ethnographie du District de Setúbal. Le gisement de ce promontoire, que nous nommons Abul A, a fait l'objet de deux campagnes de sondages, puis de quatre campagnes de fouilles. En arrière de cette presqu'île, une colline s'étend en arc de cercle (Abul B et Abul C), sur laquelle nous avons commencé à effectuer des sondages destinés à cerner, topographiquement et chronologiquement, l'ensemble du gisement.

Depuis la première campagne, si la stratigraphie et la chronologie n'ont pas appelé de transformation notable; il n'en va pas de même des structures architecturales. Nous sommes enfin heureux de présenter maintenant le plan complet de l'établissement phénicien d'Abul, modifiant les hypothèses émises dans les publications précédentes⁽⁴⁾.

(1) Les actes de cette réunion ont été publiés dans *Estudos Orientais*, IV. *Os Fenícios no Território Português*, Lisbonne, 1993.

(2) Les comparaisons peuvent être multipliées même dans le cadre de la seule Péninsule Ibérique; on en trouvera l'énumération dans M. GRAS, P. ROUILLARD et J. TEIXIDOR, *L'Univers phénicien*, Paris, 1989, p. 53-61.

(3) Nous avons annoncé cette découverte dès l'année suivante, au I^{er} Congrès Méditerranéen d'Ethnologie historique, à Lisbonne, en novembre 1991. Les actes de ce congrès en trois volumes n'ont pas retenu cette communication qui a été fort heureusement publiée dans la revue *Setúbal Arqueológica*, IX-X, 1992, p. 315-333 (Abul, um estabelecimento orientalizador do VII século no baixo vale do Sado).

(4) F. MAYET et C. TAVARES DA SILVA, *Presença fenícia no Baixo Sado*, dans *Estudos Orientais*, IV. *Os fenícios no Território Português*, Lisbonne, 1993, p. 127-142. *IID.*, L'établissement phénicien d'Abul (Portugal), dans *CRAI*, 1994, p. 171-188.

I. - UN ETABLISSEMENT PHENICIEN DU VII^e SIECLE AVANT JESUS-CHRIST.

1. *La stratigraphie.*

Deux horizons historiques se succèdent sous la couche superficielle d'humus, un horizon romain (couches 2 et 3) et un horizon phénicien (couches 4 à 8) (fig. 2).

L'étude stratigraphique du site montre que le promontoire était recouvert, à l'arrivée des premiers occupants, par des sables éoliens (couche 9) qui reposait sur un substrat argileux (couche 10). Sur cette couche de sables s'est constitué un niveau d'occupation très faible et non généralisé; cette couche 8, très charbonneuse, marque le début de la construction d'un édifice de plan quadrangulaire. Sur cette couche, ou plus souvent sur les sables éoliens, repose le premier sol structuré (couche 7); de 5 à 10 centimètres d'épaisseur, il est constitué soit d'argile rouge, bien visible dans les salles méridionales, soit de calcaire broyé dans la cour centrale. Lors d'une restructuration de l'édifice, un niveau de régularisation apparaît dans les secteurs modifiés (couche 6), servant de base à un nouveau sol structuré (couche 5), également en argile rouge, plus étendu que le sol 7, le précédant; on retrouve même ce sol d'argile rouge dans la cour centrale, mêlée à des cailloux blancs roulés.

Sur ce sol, où nous avons recueilli l'essentiel du matériel céramique, se sont accumulés les matériaux résultant de l'abandon et de la destruction du monument. Les adobes qui constituaient l'élévation des murs, dont seule la base était construite en pierres sèches, ont formé avec le temps une couche argileuse très compacte et très épaisse, pouvant atteindre parfois près d'un mètre. Cette couche 4, pratiquement stérile et n'ayant donné que des fragments d'adobes, parfois brûlés, a scellé l'établissement phénicien qui n'a pratiquement pas été touché jusqu'à nos jours.

Au-dessus de cette couche d'abandon, on a retrouvé un dépotoir domestique (couche 3) qui recouvrait le secteur sud-est du promontoire seulement. Il est parfaitement daté de l'époque augusto-tibérienne grâce à de nombreuses sigillées italiques, à des céramiques à parois fines, des amphores importées, une monnaie et une fibule. On y trouve aussi les premiers essais de production d'amphores locales qui devaient aboutir à la création du type Dressel 14. Puis, l'ensemble du promontoire a été recouvert par des dépotoirs d'amphores romaines (Dressel 14 essentiellement) soit en place soit répandues par les travaux agricoles.

Les fours que nous avons découverts sur le flanc méridional ont fonctionné du milieu du I^{er} siècle au milieu du III^e siècle de notre ère. A partir de ce moment-là, le site n'a plus été occupé et se trouvait intégré à une zone d'élevage extensif à notre arrivée.

2. *Les céramiques (fig. 3).*

Le matériel céramique n'offre pas une évolution notable tout au long de l'existence de ce monument; seules les proportions des différentes céramiques dans chacun des deux niveaux phéniciens permettront d'affiner l'évolution chronologique du site d'Abul.

Toutes les amphores appartiennent, sans exception, au type Rachgoun 1⁽⁵⁾, c'est-à-dire au type F1 de Ribera⁽⁶⁾ ou à la forme A de Pellicer⁽⁷⁾, que l'on peut rapprocher du type 1.1.2.1 de la dernière typologie établie par J. Ramón Torres⁽⁸⁾. Nous ne revenons pas sur la description de ce type daté du VIII^e au début du VI^e siècle avant Jésus-Christ sur de nombreux sites phéniciens et orientalisants de la Péninsule Ibérique, tels que Toscanos, Chorreras et le Castillo de Doña Blanca entre autres.

La céramique à engobe rouge orientalisante apparaît sur le site d'Abul sous les deux formes les plus communes dans les établissements phéniciens et indigènes orientalisants de la Méditerranée occidentale. Il s'agit tout d'abord du plat au large bord, correspondant à la forme 1 de Cuadrado⁽⁹⁾, dont l'engobe recouvre seulement la superficie interne. La largeur des bords de plats provenant du monument d'Abul A ne dépasse pas les 55/56 millimètres, et la relation entre le diamètre et la largeur du bord varie entre 4,4 et 4,7: de tels plats sont datés du VII^e siècle, plus ou moins tôt à l'intérieur de ce siècle selon les sites. Au Castillo de Doña Blanca⁽¹⁰⁾, ils apparaissent à partir des deux

(5) G. VUILLEMOT, *Reconnaissances aux échelles puniques d'Oranie*, Autun, 1965, p.65 et 143.

(6) A. RIBERA LACOMBA, *Las ánforas prerromanas valencianas* (Trabajos varios del SIP), Valence, 1982, p 95 et 97.

(7) M. PELLICER CATALAN, *Tipología y cronología de las ánforas prerromanas del Guadalquivir, según el Cerro Macareno* (Sevilla), dans *Habis*, IX, 1978, p. 365-400.

(8) J. RAMÓN TORRES, *Las ánforas fenicio-púnicas del Mediterráneo central y occidental* (Col.lecció Instrumenta, 2), Barcelone, 1995, fig. 2).

(9) E. CUADRADO, *Origen y desarrollo de la cerámica de barniz rojo en el mundo tartésico*, dans *Tartessos (V Symposium Internacional de Prehistoria Peninsular, Jerez de la Frontera, 1968)*, Barcelona, 1969, p. 257.

(10) D. RUIZ MATA, *Las cerámicas fenicias del Castillo de Doña Blanca* (Puerto de Santa María, Cádiz), dans *Los Fenicios en la Península Ibérica*, Sabadell, 1986, p. 241-263 (= RUIZ MATA, *Castillo de Doña Blanca*).

premières décennies du VII^e siècle; à Huelva⁽¹¹⁾, ils atteignent leur plus grand développement entre 650 et 625/600 avant Jésus-Christ environ. Dans un dépotoir situé à l'extérieur de l'édifice d'Abul, au bas du promontoire, on a trouvé un plat ayant un bord de 65 millimètres de largeur. Au Castillo de Doña Blanca et à Trayamar⁽¹²⁾, cette largeur du bord est fréquente dans la seconde moitié du VII^e siècle, alors qu'à Huelva, elle apparaît entre 625/600 et 540/530 avant Jésus-Christ.

La seconde forme à engobe rouge est constituée par les patères carénées au bord simple, parfois effilé, la panse droite ou légèrement concave. A Huelva, cette forme apparaît dans la seconde moitié du VII^e siècle et elle est abondante dans la première moitié du siècle suivant, tandis qu'à Toscanos et au Castillo de Doña Blanca, elle est commune dans tout le VII^e siècle.

La céramique grise est très abondante à Abul. Deux formes constituent l'essentiel de cette production: la coupe au bord simple ou avec un léger renflement interne et la coupe au bord tourné vers l'extérieur, avec un profil en S. La superficie de ces vases peut être soit gris clair et bien polie (céramique grise A), soit gris foncé avec un traitement moins affiné (céramique grise B), la première paraissant antérieure à la seconde. Au Castillo de Doña Blanca, elles apparaissent tout au long du VII^e siècle⁽¹³⁾. A Abul, la céramique grise A est plus fréquente dans les niveaux de la première phase de construction, où elle coexiste cependant avec la céramique grise B, alors que cette dernière prédomine dans le niveau d'abandon. Il pourrait s'agir d'une céramique produite dans le monde phénicien occidental pour une clientèle indigène plus friande de cuissons réductrices.

La céramique peinte est très rare sur le site d'Abul A. Les deux formes propres de l'horizon phénicien de l'Occident, entre les VIII^e et VI^e siècles avant Jésus-Christ, sont attestées: le *pithos* tout d'abord, aux anses bifides, et l'urne à la panse ovoïde ou globulaire, avec un haut col cylindrique et des anses également bifides. Le premier présente une décoration peinte en bandes, rouges et blanches en alternance, comme on peut l'observer sur d'autres sites de la façade atlantique, depuis Mogador, au Maroc, jusqu'à Santa Olaia, au nord de Coimbra.

Enfin, comme sur tous les autres sites phéniciens, les céramiques modelées sont très présentes à Abul et se répartissent en trois catégories principales: de grandes jarres de stockage, au bord haut et incurvé vers l'extérieur; des vases à panse globulaire et au petit bord tourné vers l'extérieur qui ont servi, selon leur taille, soit à stocker soit à cuisiner; enfin, des coupes et des plats très peu fréquents.

La stratigraphie et la céramique assurent donc que les structures découvertes sur le promontoire d'Abul A appartiennent bien à un horizon purement phénicien, apparu vers le milieu du VII^e siècle avant Jésus-Christ, ou même un peu avant. Cet établissement a été abandonné sans doute dans la première moitié du siècle suivant, après un incendie non généralisé; un certain nombre de murs ont été démantelés par les habitants qui sont allés construire à nouveau sur la colline arrière (Abul B). Les Romains, qui sont venus travailler au pied de ce promontoire plusieurs siècles après, ont respecté, semble-t-il, ce lieu et l'ont en tout cas fort peu endommagé.

II. - UN ETABLISSEMENT COMMERCIAL.

Respecté par les Romains, puis abandonné tel quel jusqu'à nos jours, le site d'Abul A avait toutes les chances d'apporter un témoignage exceptionnel sur le plan architectural. Nous n'avons pas été déçus puisque nous disposons déjà du plan de chacune des deux phases de construction qui se sont succédé sur moins de trois quarts de siècle à peu de chose près. La première phase (état I) semble s'être constituée progressivement; dans un premier moment ont été construits le mur de clôture et au moins deux murs internes; très vite le premier sol d'argile rouge (couche 7) vient recouvrir l'un des deux murs internes et s'appuyer au mur de clôture. Il aurait fallu faire disparaître tous les sols pour mieux saisir l'avancée des travaux. Nous avons préféré nous en tenir au résultat final de cette première phase car il nous semble parfaitement correspondre au projet initial des nouveaux occupants.

1. Le premier état de l'établissement phénicien d'Abul A (fig 4).

C'est le projet qui a été mis en chantier vers le milieu du VII^e siècle avant Jésus-Christ. Un mur de clôture, ayant entre 0,90 et 1 mètre de largeur en moyenne, mais pouvant aller jusqu'à 1,50 mètre en fondation dans cer-

(11) P. RUFETE TOMICO, Las cerámicas con engobe rojo de Huelva, dans *Huelva Arqueológica*, 10-11 (3), 1988-1989, p. 9-40.

(12) H. SCHUBART et H. G. NIEMEYER, *Trayamar. Los hipogeos fenicios y el asentamiento en la desembocadura del Algarrobo*, Madrid, 1976, p. 202-204 et 236-237, fig. 16.

(13) RUIZ MATA, *Castillo de Doña Blanca*, p. 259.

tains secteurs, dessine un carré presque parfait de 22 mètres de côté. Il repose sur le substrat géologique (couche 10) et constitue la première étape de construction. Il est construit en blocs non appareillés de brèche d'Arrábida, d'arénite ferrugineuse et d'arénite calcaire liés à l'argile. Trois des angles droits ont été retrouvés en place, seul l'angle nord-est a été démantelé et donc reconstitué sur notre plan. Ce mur de clôture était entouré à l'extérieur d'un empiècement irrégulier, parfois recouvert d'argile rouge.

A l'intérieur de cette surface ainsi clôturée, des salles rectangulaires prennent place tout au long de ce mur de clôture; elles s'organisent autour d'une cour centrale (1), elle aussi carrée, de 11 mètres de côté. Elles se subdivisent en deux catégories. Au sud, les salles ont des dimensions qui dépassent rarement les 4,5 mètres de longueur sur 2,50 mètres de largeur (10-13). Leur sol est revêtu d'argile rouge (couche 7). Bien que nous n'ayons pas retrouvé toutes les ouvertures, il est visible qu'elles ne donnaient pas directement sur la cour centrale mais qu'une sorte de couloir les en séparait (15). Ces salles sont identifiées comme pièces d'habitat, ce que confirme un dépotoir, trouvé en salle 13 et contenant une grande quantité d'ossements. Les salles disposées sur les trois autres côtés ont de plus grandes dimensions, pouvant atteindre plus de 9 mètres de longueur (5 et 7 notamment). Elles ne possédaient pas de sol bien constitué; nous n'y avons retrouvé que du sable tassé. Ces caractères semblent indiquer qu'il s'agissait probablement de magasins.

L'accès à cet établissement se faisait du côté occidental, par une sorte de "tour" rectangulaire saillante (2). Le côté nord a été renforcé par un double mur parfaitement lié au mur de clôture de l'établissement. On entrait par le sud par une ouverture apparemment étroite, mais peu visible aujourd'hui, car elle a été comblée lors du deuxième état. L'entrée de cet édifice était parfaitement protégée des vents fréquents et parfois violents.

Les murs avaient une base construite en blocs divers, liés et revêtus d'argile, comme le mur de clôture. Leur élévation était constituée par des adobes en argile gris verdâtre; nous en avons retrouvé quelques témoignages.

Le sol de la cour centrale est constitué par une épaisse couche de calcaire broyé, de couleur blanche. Elle était à ciel ouvert et les eaux de pluie s'écoulaient par une canalisation rectiligne que nous avons retrouvée le long du mur occidental de la salle 6 et qui franchissait le mur de clôture par un passage réservé lors de sa construction. Elle se poursuivait, à l'extérieur, jusqu'à atteindre la pente naturelle du flanc nord du promontoire.

2. Le second état de l'établissement phénicien d'Abul (fig. 5).

Une seconde phase de construction semble avoir été provoquée, à un moment qui reste indéterminé dans la seconde moitié du VII^e siècle, par le désir de s'agrandir. Le mur de clôture a été arasé sur son côté sud, presque totalement démonté sur son côté ouest, alors que les côtés nord et est sont restés en place.

La cour centrale (20) est réduite et devient rectangulaire (7 x 6,50 m); elle est entourée de murs de schiste vert, les seuls dans tout l'édifice, percés d'une large ouverture sur les quatre côtés. Ces ouvertures donnaient sur un couloir périphérique (22) à partir duquel on accédait aux différentes salles de l'établissement. Cette cour, à ciel ouvert encore, présentait un sol revêtu de cailloux roulés de quartz laiteux, liés et recouverts d'argile rouge. Les eaux de pluie s'écoulaient par une canalisation sinueuse partant de l'angle nord-est et rejoignant celle de la phase précédente. Au centre de cette cour, se dresse un petit édicule quadrangulaire (1,40 x 1,25 m) dont les murets, non parallèles aux murs de la cour, sont davantage orientés vers le Nord. Dans l'argile qui comblaient l'intérieur de cet édicule, nous avons fouillé une cavité circulaire remplie de cendres. Il semble que l'on puisse identifier cette petite construction comme une sorte d'autel.

Autour de cet ensemble central, nous retrouvons les mêmes magasins sur les côtés nord et est (23 à 28), avec les mêmes dimensions et toujours l'absence de sol bien constitué. Au sud et à l'ouest, des salles plus petites ont été reconstruites, parfois au-delà de l'ancien mur de clôture (31-34, 37-40); certaines ont été utilisées comme habitat; nous avons d'ailleurs retrouvé les traces de trois foyers contemporains de cette deuxième phase de construction. L'entrée du premier état a été abandonnée et transformée en deux salles, la salle 40 pouvant avoir servi de guette pour surveiller l'arrivée des bateaux. Toutes ces salles, ainsi que le couloir (22) donnant accès à la cour centrale, étaient revêtus d'un sol en argile rouge (couche 5) qui remontait parfois sur la base des murs.

L'entrée principale dans ce deuxième état a été déplacée du côté sud. Elle est signalée à l'extérieur par une chaussée de grandes dalles en brèche d'Arrábida (30), relativement appareillées. Le tronçon conservé présente 6 mètres de longueur pour une largeur allant de 2 à 3,50 mètres. Ce nouvel accès débouchait directement sur le couloir central périphérique (29). Peut-être y avait-il une entrée secondaire, sur le même côté, plus à l'ouest (36), mais le mauvais état de conservation ne permet pas une certitude absolue.

Le long de la chaussée externe, sur son côté ouest, a été construite une salle qui pourrait avoir fonctionné comme guette (31), surveillant le trafic fluvial en amont d'Abul, tandis que l'autre guette (40) avait vue sur ce qui

se passait en aval du site. Cette double disposition correspondait en outre aux deux abris possibles pour les bateaux, l'un situé au sud et l'autre au nord du promontoire.

III.- CONCLUSIONS.

L'origine phénicienne de l'établissement d'Abul A nous apparaît incontestable pour les raisons suivantes: son implantation qui obéit au modèle qui se répète tout au long des rivages méditerranéens; l'absence de toute strate du Bronze final ou de tradition indigène, pourtant bien attestée sur d'autres sites de la vallée du Sado, comme Alcácer do Sal et Setúbal; un mobilier très standardisé, réunissant un nombre restreint de types dans chacune des catégories de céramique, types qui possèdent la plus grande dispersion géographique en Occident, s'opposant à la grande diversité typologique, caractéristique du monde tartessien; l'architecture enfin qui présente des techniques de construction et une organisation de l'espace dont on retrouve des parallèles dans la zone syro-palestinienne.

Sa fondation entre aisément dans le tableau de l'évolution économique de Gadir, présenté récemment par M. E. Aubet⁽¹⁴⁾. C'est en effet dans la seconde moitié du VII^e siècle que l'on constate l'apogée du commerce gaditain. A ce moment-là, l'action commerciale de Gadir se développe considérablement, intégrant dans sa sphère d'influence le Maroc atlantique, les côtes portugaises et le sud-est péninsulaire (Ibiza et vallée de l'Ebre). Dans ce cadre, surgit ce qu'elle désigne par troisième phase dans le processus de fondation des colonies phéniciennes de l'Occident⁽¹⁵⁾. Gadir recherche essentiellement dans ces régions l'étain, métal déficitaire dans la Méditerranée orientale. Mais d'autres produits, comme le cuivre et le sel, abondants dans le bassin du Sado, ont pu également motivé cette "troisième vague" de la *diaspora* commerciale des Phéniciens de l'Ouest. Abul apparaîtrait ainsi comme une factorerie fondée sous l'influence directe de Gadir, dans le cadre de sa politique expansionniste.

Dans ces conditions, il devient évident qu'il faut compléter la carte des établissements phéniciens en Occident, et non pas celle de la zone d'influence tartessienne comme cela a été proposé un peu trop précipitamment⁽¹⁶⁾. A l'heure actuelle, le site d'Abul est le premier établissement purement phénicien, de type colonial, découvert à l'ouest de Cadix. Tous les autres gisements du littoral portugais, où l'on a découvert des céramiques phéniciennes, correspondent à des sites indigènes ayant fait commerce avec les gens de Gadir et ayant incontestablement subi leur influence, en particulier dans les techniques de construction. Leur problématique est plus complexe et pas moins intéressante; elle relève de la stratégie commerciale des gens de Huelva autant que de ceux de Gadir, alors qu'Abul correspond en plus à une volonté de type colonial.

Et de fait, comment doit-on nommer l'établissement d'Abul? Faut-il choisir entre échelle, factorerie ou *emporion*? Nous manquons d'éléments de comparaison pour cette époque. Si l'on cherche dans le *Dictionnaire du monde phénicien et punique*⁽¹⁷⁾ comment fonctionnait le commerce phénicien, sur quels documents archéologiques nous pourrions nous appuyer pour imaginer le cadre architectural dans lequel les transactions se déroulaient, nous restons cruellement sur notre faim. La définition de *l'emporion* comme espace clos, bien défini, délimité parfois par des bornes ou, comme à Abul, par un mur, telle qu'on peut la déduire du Périple de Skylax⁽¹⁸⁾, nous a séduits. Il est vrai qu'on ne connaît pas de mot phénicien pour nommer un port commercial; il n'y aurait qu'un mot akkadien, signifiant précisément enclos⁽¹⁹⁾. Dans cet enclos se rencontraient les marchandises importées de Phénicie *via* Gadir et de Gadir même, les matières premières à exporter, fournies par les indigènes des environs: un tel lieu "d'import-export" répond parfaitement à la définition de *l'emporion*⁽²⁰⁾, que nous adopterons donc pour Abul. Certes, nous ne connaissons pas le nom phénicien (ou grec) d'Abul, mais nous savons que les *emporia* désignent parfois des lieux-dits, ou des points d'eau, de simples mouillages⁽²¹⁾, ce qui explique le foisonnement des établissements "tyriens" au Maroc:

(14) M. E. AUBET, *Tiro y las colonias fenicias de Occidente* (éd. augmentée et mise à jour), Barcelone, 1994.

(15) EAD., *ibid.*, p. 264.

(16) P. ROUILLARD, Espagne, découvertes archéologiques au pays de Tartessos, dans *Universalia* 92, p. 443-445.

(17) *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, sous la direction d'E. LIPINSKI, Brepols, 1992.

(18) A. BRESSON, Les cités grecques et leurs *emporia*, dans *L'emporion* (Publications du Centre Pierre Paris, 26) (= *L'emporion*), Paris, 1993, p.163-226, p. 166 spécialement.

(19) J. TEIXIDOR, Un terme ouest-sémitique pour *emporion*?, dans *ibid.*, p. 85-87.

(20) R. ÉTIENNE, *Emporio*, dans *Encyclopedia Archeologica italiana Treccani*, Rome (sous presse). M. CASEVITZ, Emplois classiques et histoire du mot, dans *L'emporion*, p. 9-22.

(21) P. COUNILLON, *L'emporion* chez les géographes grecs, dans *L'emporion*, p. 47-57, qui donne à *l'emporion* la primauté de sa fonction commerciale p. 51-53.

Strabon en décompte trois cents! Abul offre pour la première fois un site phénicien structuré, port et lieu d'échange illustré pour les importations par les trouvailles céramiques. Rien n'empêche de l'identifier comme un *emporion*.

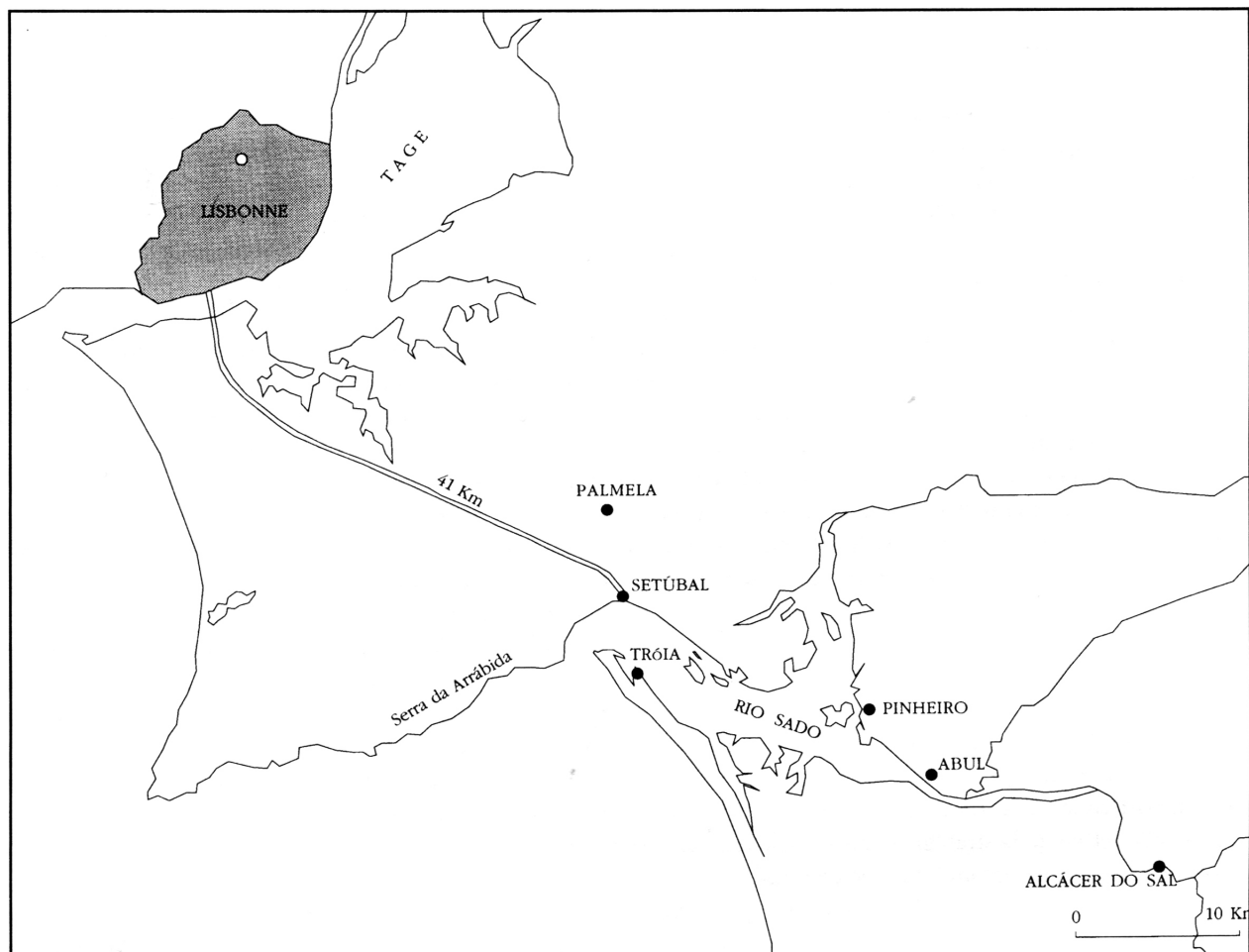


Fig. 1 - Situation du site phénicien d'Abul.

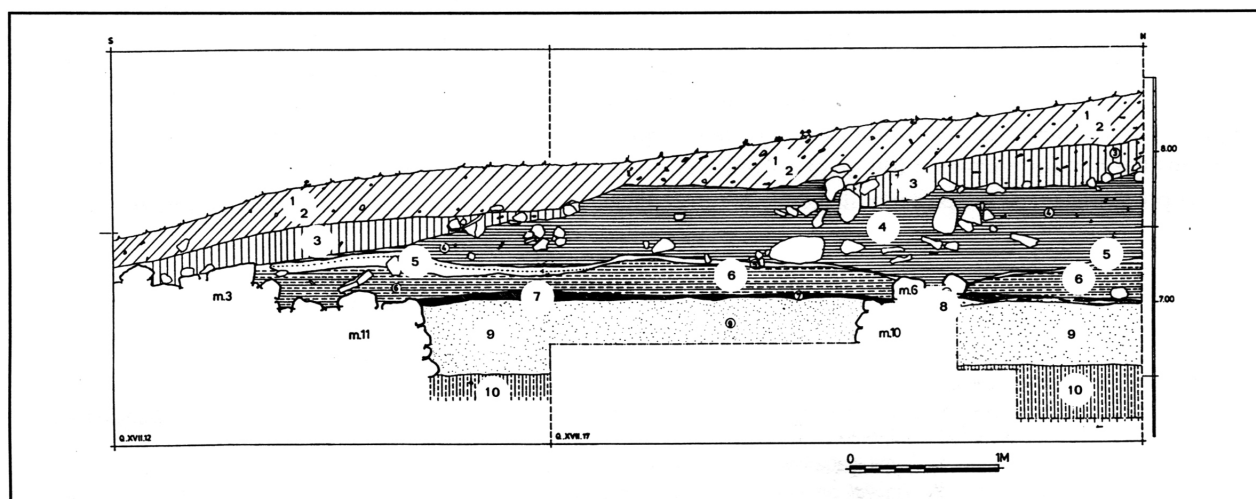


Fig. 2 - Coupe stratigraphique à l'intérieur de l'établissement phénicien d'Abul.

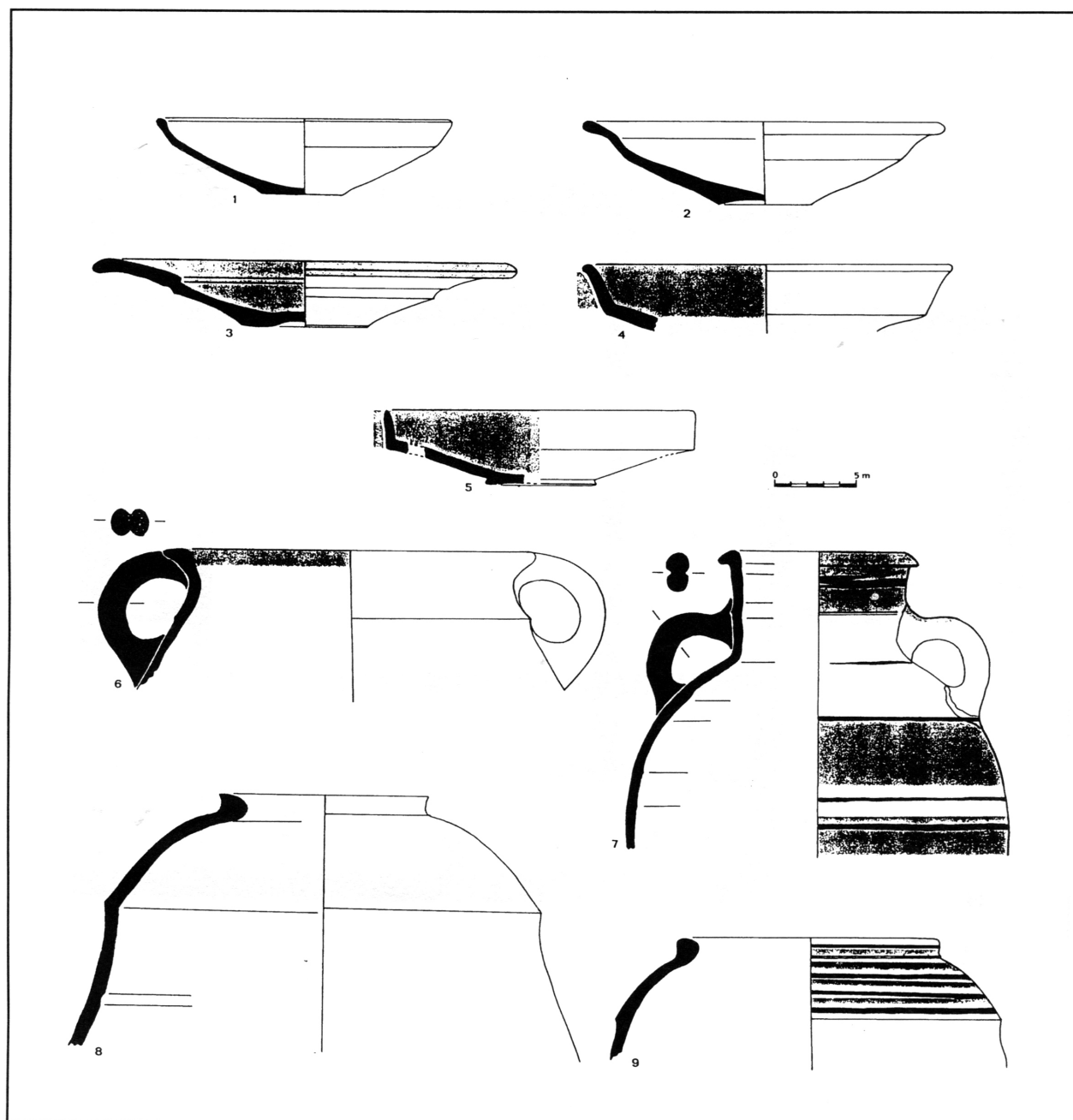


Fig. 3 - Matériel céramique de l'établissement phénicien d'Abul.

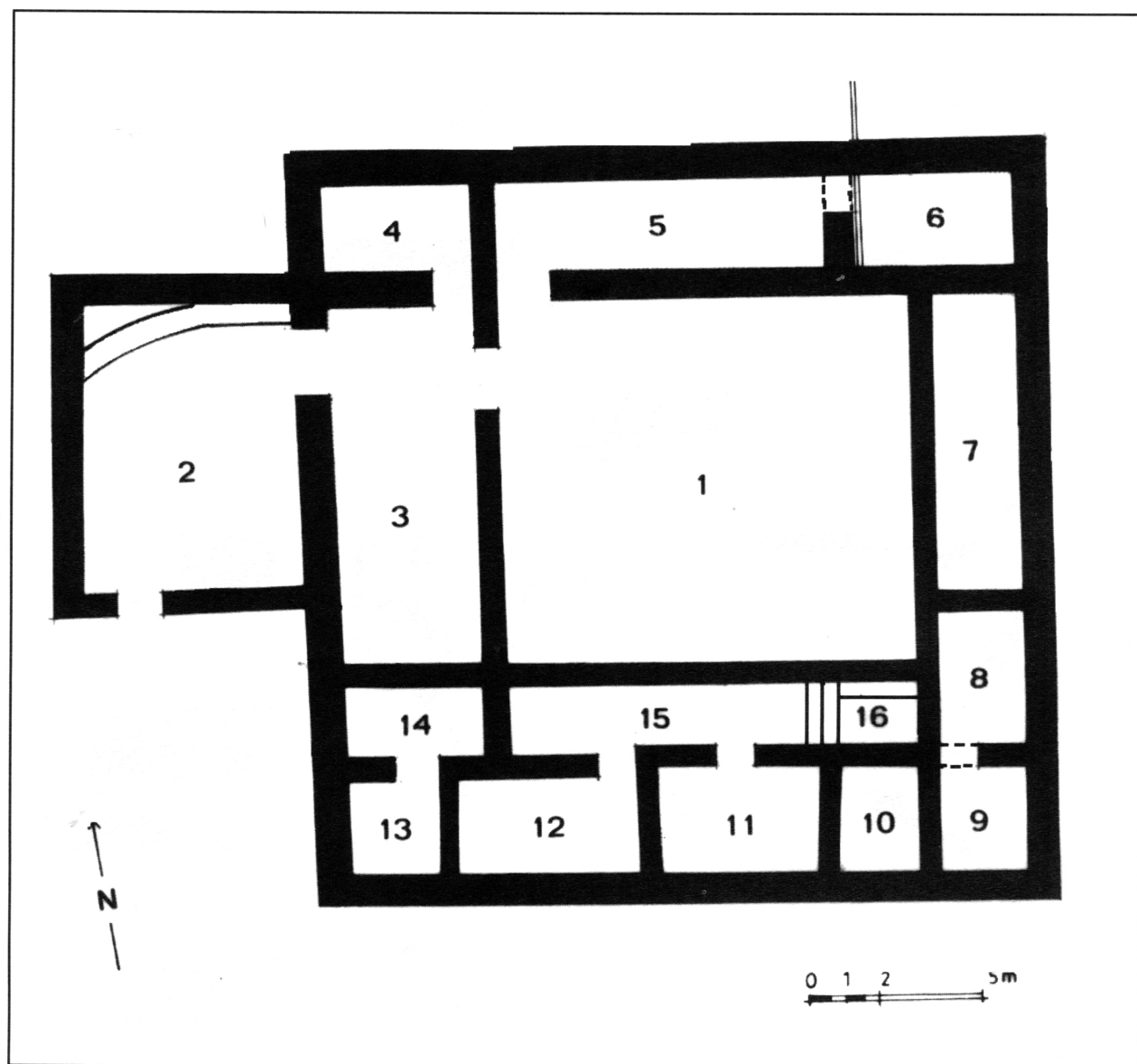


Fig. 4 -Plan schématique de la première phase de construction d'Abul (Y. Makaroun).

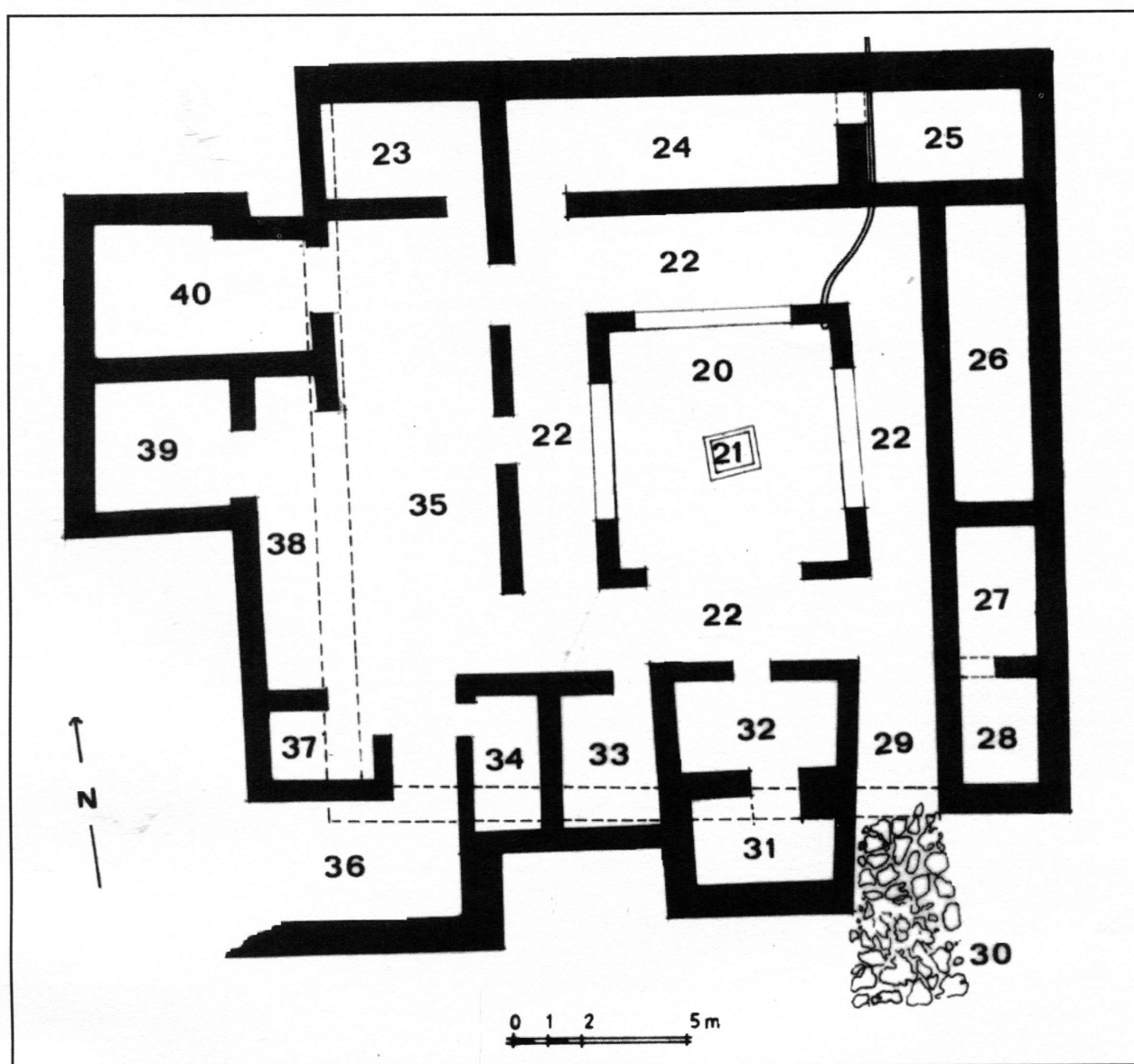


Fig. 5 -Plan schématique de la seconde phase de construction d'Abul (Y. Makaroun).